

DEUXIEME SEMESTRE 1910 - AN XXXV DE LA CIGALE

BULLETIN DE LA CIGALE

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES MÉRIDIONAUX

DEUXIÈME
SEMESTRE
1910

AN XXXV
DE LA
CIGALE

BULLETIN DE

LA CIGALE

SOCIÉTÉ PARISIENNE
D'ÉCRIVAINS ET
D'ARTISTES MÉRIDIONAUX

COMITÉ :

PRÉSIDENT : M. GEORGES LEYGUES
VICE-PRÉSIDENTS : MM. INJALBERT, P. MAUROU
SECRÉTAIRE : M. ROUX SERVINE
MM. A. CALBET, M. DOURGNON, H. FRAGGI,
RAOUL GINESTE, G. SORBETS, G. TRONCHET

SECRÉTARIAT :
1, PLACE DE L'ODÉON

ensemble

COMITÉ

PRÉSIDENT: M. GEORGES LEYGUES
VICE-PRÉSIDENTS: MM. INJALBERT, P. MAUROU
SECRÉTAIRE: M. ROUX SERVINE
MM. A. CALBET, M. DOURGNON, H. FRAGGI,
RAOUL GINESTE, G. SORBETS, G. TRONCHET

SECRÉTARIAT
1, PLACE DE L'ODÉON

CONVOCATION

LE DINER DU JEUDI 8 DÉCEMBRE AURA LIEU AU CAFÉ VOLTAIRE SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. GEORGES LEYGUES ... IL SERA DONNÉ EN L'HONNEUR DE M. MAURICE FAURE, FONDATEUR DE LA CIGALE, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE... ET DE M. LOUIS PUECH, MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS... ON Y FÊTERA LES RÉCENTS SUCCÈS DES CIGALIERS JEAN AICARD, F. JANIN, JEAN-PIERRE GRAS... UN CONCERT SUIVRA LE DINER.

LE NOMBRE DES PLACES ÉTANT LIMITÉ, LES ADHÉSIONS DEVRONT PARVENIR AU SECRÉTAIRE DE LA CIGALE, 1, PLACE DE L'ODÉON CAFÉ VOLTAIRE, AVANT LE 5 DÉCEMBRE.

PRIX DU DINER: 8 FR. - TENUE DE VILLE.

DINER DE RENTRÉE

(10 NOVEMBRE 1910)

Voici la Cigale revenue sur la branche où, jadis, du temps de Paul Arène et de Benjamin Constant, elle chanta; voici, — sans autre métaphore facile — la Cigale réinstallée au Café Voltaire. L'antique maison, de bonne renommée littéraire, et gastronomique, est toujours hospitalière aux artistes; et ceux-ci ne regrettent point d'en avoir retrouvé le chemin. Une salle claire et gaie, un menu bien ordonné et, d'ailleurs, succulent, un hôte attentif et soucieux plaire, ont charmé les convives de ce Dîner de rentrée, les convives qui répondirent à l'appel et dont voici les noms: Injalbert, Raoul Arus, Laurent Léon, Izouard, Muratore. Isnardon, Paul Loubet, Seysses, Marce-Béroneau, Sabatté, Franc Lami, Champeil, Louis Sausse, Saget, Malka, H. Fraggi, Lobel Riche, Charavel, Quancard, Sudre, d'Espouy, Roux Servine, Filliard, Fauret, docteur Cayla, Didier-Pouget, Boissier, Léopold Morice, Calbet, Georges Leygues.

Lettres d'excuses de nos camarades Paul Maurou, Henri Lutz, Emile Penauille, douloureusement atteints, dans leurs affections les plus chères, et aux quels la Cigale présente ses sympathiques condoléances; excuses de quelques-uns des nôtres, qui n'ont pas encore réintégré Paris: Denys-Puech, Auburtin, Saint-Germier, Pratricot, F. Janin, Raymond Sudre, Bertulus, Raoul Gineste, Dourgnon, etc... Cette première réunion de l'année fut cordiale et gaie. En quelques mots, le Président Georges Leygues exprima la satisfaction que chacun éprouvait à retrouver ses amis dans un décor favorable à l'intimité. Il se félicita des succès remportés par des Cigaliers: il annonça que le prochain dîner, le dîner du 8 décembre (deuxième jeudi du mois) serait donné en l'honneur de l'un des fondateurs, M. Maurice Faure, le nouveau ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, et de M. Louis Puech, nouveau ministre des travaux publics. On y fêterait aussi l'entrée de Jean Aicard à l'Académie; Jean Pierre Gras, qui obtint la bourse de voyage au Salon dernier, et Fernand Janin, récent Grand Prix de Rome d'architecture.

Séance tenante, on décida l'envoi d'un télégramme à Frédéric Mistral, qui vient d'atteindre sa quatre-vingtième année:

— Les Cigaliers, dans leur première réunion d'hiver, expriment à Frédéric Mistral l'hommage de leur admiration fervente et de leur inaltérable affection.

Un autre fut envoyé à Maurice Faure:

— Les Cigaliers adressent à leur Fondateur, à leur ami Maurice Faure, au nouveau Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, avec leurs félicitations, chaleureuses, l'expression de leur joie et de leurs sentiments affectueux.

Puis on bavarda, les coudes sur la table, ou entendit des vers et des chansons.

Mais le grand succès de la soirée revint, il faut le dire, à Muratore, dont tout le monde admire le beau talent de chanteur (quel dommage de ne pouvoir dire: cantateur!) mais dont peu de gens connaissent la verve pittoresque la saveur si franchement marseillaise de conteur et qui mit en joie l'assistance, en disant, assis, de sa place, sur le ton de la causerie, — mais avec quel art! — quelques-unes de ces histoires croustillantes qu'on se conte entre hommes, à, a bastide ou au mazet, après boire, dans la fumée des pipes; à la faveur des heureuses digestions.

Que nos camarades réservent dès maintenant la date du jeudi 8 décembre: le Dîner de la Cigale aura lieu ce jour là, au café Voltaire, sous la présidence de M. Georges Leygues. Et si dans le premier Dîner d'hiver le Cassoulet de Toulouse reçut l'approbation des Aquitains, le Vatel du café Voltaire, flatté d'avoir mérité leurs éloges unanimes, souhaite réunir, lors du prochain repas, les suffrages des Marseillais, en l'honneur desquels il médite la succulente et la plus orthodoxe des bouillabaisse.

Les quittances des cotisations de l'année 1909 qui n'ont pas encore été retirées, seront présentées par la poste ce mois-ci.

En vue de la révision de l'annuaire, les Cigaliers sont priés d'aviser le Secrétariat des changements d'adresse survenus dans l'année.

Toutes les communications au Secrétaire pourront être adressées au café Voltaire, 1, place de l'Odéon.

CIGALE ET MOISSON

A Jean Aicard.

Quand les blonds épis mûrs, ondoyant dans, la plaine,
S'inclinent accablés sous le grand ciel dormant
Et semblent annoncer qu'elle n'est plus lointaine
L'heure où ruisselleront les flots d'or du froment;

Comme des condamnés offrant leur tête pleine,
De, l'espoir des hivers, un seul enchantement
Les berce dans l'oubli de la moisson prochaine:
Le blé qui va mourir écoute vaguement.

La Cigale entonnant ses notes frémissantes, —
Voici les moissonneurs. — Leurs faucilles grinçantes,
Abattant les épis, découronnent l'été;

Et, fidèle, au destin des blés, la voix éteinte,
La Cigale s'endort, sans regret et sans plainte,
Lasse d'avoir vécu, fière d'avoir chanté!

MAURICE FAURE.

Maurice Faure, Félibre et Cigalier

Le nouveau Ministre de l'Instruction Publique est un Cigalier; on peut même dire qu'il a été le premier Cigalier. Quand, — il y a de cela plus de trente-cinq ans — quand un petit groupe de méridionaux eut l'idée d'organiser à Paris une réunion périodique des artistes originaires des pays d'oc, ce fut sur l'initiative de Maurice Faure. C'est lui qui, allant de l'un à l'autre, réchauffa le zèle des fondateurs: Jean Aicard, Baudouin, Jules Gailhard, Jules Laurens, Xavier de Ricard, et Jules Troubat.

Les peintres Baudouin et Jules Laurens sont morts; Jean Aicard, ceint du vert laurier, est entré à l'Académie, porté par ses œuvres; Jules Gailhard, qui chanta les Arlésiennes dans un poème qu'on n'a pas oublié en Arles:

Fils d'Arles, dites-leur qu'elles sont les plus belles,

Jules Gailhard, après avoir représenté le Vaucluse à la Chambre, est aujourd'hui magistrat dans le Rhône; Xavier de Ricard, poète, romancier, journaliste, auteur dramatique, écrivain des plus estimés, vit, semble-t-il, présentement un peu en dehors du mouvement des lettres; Jules Troubat, toujours sur la brèche, se souvient, la plume à la main, de son compagnonnage avec Sainte-Beuve et Champfleury et trace, pour la satisfaction de nos curiosités littéraires, des portraits et des tableaux d'une époque et, d'un milieu fertiles en anecdotes savoureuses.

Quant à Maurice Faure, depuis de longues années député puis sénateur de la Drôme, le voici devenu Grand Maître de l'Université.

Tout son passé le désignait à cette haute charge. A la Chambre, dont il a été vice-président, comme au Sénat il s'est sans cesse occupé, avec compétence, des questions relatives à l'enseignement aux beaux-arts. Et, dans ces matières, il a eu des idées personnelles, très heureuses.

Mais de l'homme politique, d'autres diront les services rendus aux pays et les mérites. Ici, l'on ne trouvera qu'une ébauche de la physionomie de l'artiste parmi ses camarades les félibres et les cigaliers.

Donc, voici quelque trente-cinq ans, Maurice Faure, avec six bons méridionaux, fonda le Dîner de la Cigale. A cette époque, Paris ne comptait aucun de ces groupements d'originaires ou de corporations qui pullulent aujourd'hui. Et, de la sorte, les convives n'ayant pas à invoquer la banale excuse mondaine d'un engagement, antérieur, affluaient aux réunions périodiques que présidait Henri de Bornier.

Le Palais Royal, où la Cigale tenait alors ses assises, vit défiler tout ce que Paris comptait de célébrités artistes, savantes, littéraires, politiques. Et celui qui, sergent racoleur volontaire, amenait de mois en mois des recrues nouvelles, celui qui préparait les réunions, celui qui provoquait les discours, celui qui découvrait des gloires régionales à consacrer, celui qui suscitait des pèlerinages d'artistes dans des villes ou des paysages de beauté, celui enfin qui, avec un enthousiasme communicatif, avec une exubérance souriante, agitait allègrement les cymbales de la Cigale, c'était Maurice Faure.

Mais bientôt, son activité débordante ne trouva plus à s'employer suffisamment dans la Société qu'il avait fondée. Aussi bien, son amour impérieux du parler d'oc lui fit souhaiter la création d'un foyer plus original encore où, sous les effigies des ancêtres, les assistants formant le cercle devant la bûche calendale, ne s'entretiendraient des choses de la Petite patrie que dans la langue même de la petite patrie. Ainsi naquit le Félibrige de Paris, après la Cigale, sous l'inspiration directe de Maurice Faure.

Entre temps, Frédéric Mistral voulant rendre, hommage à ce provençal racé, à ce linguiste érudit, à ce poète fervent, Frédéric Mistral l'avait appelé dans les rangs de son Félibrige, du grand Félibrige de Provence et, depuis son accession au majoralat, Maurice Faure, qui fut l'ami des Roumanille, des Aubanel, des Félix Gras, n'a cessé de prendre part aux travaux du Consistoire et de témoigner, de loin ou de près, en toute circonstance, de sa fidélité et de son affection à la cause félibréenne.

Sa mémoire, riche en souvenirs; fournit à sa parole éloquente une mine inépuisable d'anecdotes, de récits, de traits. Au cours de la conversation il s'anime. Son œil brille la large face léonine aux cheveux en coup de mistral, à la barbe courte de Maure; il ouvre la bouche — une bouche rieuse et il s'en échappe — comme un vol de papillons bigarrés — des phrases lumineuses et chantantes.

Ses harangues, improvisées au cours des voyages cigaliers et félibréens, ont une fougue, une impétuosité qui galvaniseraient les auditoires les plus réfractaires à l'émotion. Or, la foule méridionale vibre volontiers; elle est comme pas une sensible au charme des mots harmonieux. Je me souviens qu'à la fin d'une allocution de Maurice Faure à la vieille Chartreuse de Bonpas, près d'Avignon — juché sur les degrés d'un noble escalier en ruines, il avait eu de beaux cris et de beaux gestes, dans le crépuscule — une jeune femme s'écria:

— *Aquéu, es un plési de l'ausi charra*, et lui envoya un baiser.

Mais c'est surtout au Café Voltaire, parmi les Félibres de Paris, qu'il fallait voir Maurice Faure il y a une vingtaine d'ans, car.... depuis, plus d'un a disparu des familiers de l'endroit — et le vent des discordes, a divisé les derniers fidèles.

C'était du temps où Sextius Michel, maigre et chenu, venait chaque mercredi présider la *sesiho*. Il prenait place seul à une table isolée sur laquelle une énorme sonnaïlle de transhumants rappelait avec fantaisie la sonnette présidentielle; et, de sa voix chevrotante, à qui trente ans de Paris n'avaient rien enlevé de son accent originel, il déclarait la séance ouverte.

Alors, à propos de tout et de rien, on entreprenait des discussions à perte de vue — et d'ouïe! — on s'échauffait, on gesticulait, on s'interpellait avec véhémence les vitres en tremblaient. Tout d'un coup, silence Maurice Faure venait d'apparaître dans l'entrebaillement de la porte. Il se penchait: — cric! — il se haussait: — crac! — et, dans un grand geste, repoussant les deux battants, il jetait d'une voix claironnante:

— Mais vous étouffez ici, Messieurs!

Le flot d'air frais qui pénétrait dans la salle enfumée, lénifiait soudain les effervescences. Pris comme arbitre d'un sempiternel débat, Maurice Faure se tirait d'affaire en diplomate courtois; il calmait l'irritation, des parties en désaccord en accordant à chacune une sympathie égale; puis, par une transition adroite, s'évadant d'un sujet trop personnel, il passait du particulier au général, rappelait avec verve, les efforts des aînés, le but à atteindre, jetait opportunément le félibréen:

— Sian tout d'ami, sian tout de fraire, et terminait son improvisation en demandant aux poètes et aux chanteurs de se faire entendre.

Aussitôt, de sa place, Sextius-Michel agitant sa sonnaïlle, proclamait, d'un fausset suraigu:

— La parole est aux poètes.

Alors, Batisto Bonnet,, le puissant et nerveux, prosateur provençal dont Alphonse Daudet se fit le traducteur, Batisto Bonnet encore tout frémissant de quelque belle colère, s'apaisait tout d'un coup en s'écoutant chanter.

Albert Tournier, grand, brun, l'œil aigu derrière le lorgnon en bataille, avec de longs cheveux noirs en couronne autour d'un crâne chauve, Albert Tournier qui devait devenir député de l'Ariège et qui est mort l'an dernier si prématurément, entonnait d'une voix grasse et sarcastique quelque couplet gaillard, de Gascogne ou de Languedoc.

Il y avait un chancelier au Félibrige; l'emploi en était tenu par un vieillard guilleret et sympathique, Jacques Gardet à la taille de guêpe dans des fraquines mil huit cent trente; il agitait d'un mouvement sénile sa tête de chèvre et, dans un souffle, chuchotait quelque refrain périgourdin. Après quoi, il offrait à ses voisins — avec des sourires — les cigares de son étui et les pastilles de sa bonbonnière. Qu'une aimable artiste survînt, aussitôt Maurice Faure lui dépêchait Gardet, éternel cavalier servant des *belles et honnestes dames*, pour suivre d'un œil amusé, ses gestes empressés et ses mines galantes.

Un autre vieux félibre, César Gourdoux, renfrogné dans sa barbe de Père Eternel, s'isolait dans son nuage... un nuage de fumée qu'il produisait lui-même au moyen d'une pipe de Marseille.

— L'Estello! réclamait Maurice Faure.

— Oui, l'Estello! disait-on.

L'Estello, c'est une chanson que composa jadis César Gourdoux. Il fallait qu'il la chantât. Après s'en être longtemps défendu, il s'y résignait. On le voyait se lever gravement, poser sa pipe sur la table, mettre une main sur le cœur, lever les yeux vers le lustre et commencer:

L'Estello poulido,
L'Estello qu'aimant...

Et Maurice Faure était satisfait; il s'était donné le plaisir malicieux de faire chanter son vieil ami et il avait pris plaisir aussi à réentendre sa naïve complainte, d'une inspiration franchement populaire et languedocienne.

Puis, Arène survenait, Paul Arène, petit, maigre, sec, escorté d'un bataillon de poètes et d'artistes. Il allait s'asseoir à l'écart, en silence. Il mâchonnait un cigare et ses paupières, lourdes sur les yeux laissaient filtrer un regard errant et morne. Son visage, dont Anatole France a dit qu'il semblait sculpté dans le buis sacré par quelque chevrier aimé des dieux, au temps des nymphes et des dryades restait impassible et glacé. Mais Maurice Faure savait le secret de lui rendre la vie; il soumettait une question de linguistique à la sagacité du maître écrivain; il citait des vers peu connus de quelque précurseur du Félibrige; ou bien il traçait un programme pour les vacances des Cigaliers et des Félibres: spectacles à Orange, descente du Rhône, inaugurations de monuments... Alors, peu à peu, Arène se dégelait; d'une

voix sourde, cherchant ses mots, les attendant même parfois dans le silence respectueux de l'auditoire, il parlait; et c'était le plus souvent pour combattre les propositions faites, dans un besoin permanent de contredire. Quelquefois, selon son humeur, obéissant aux suggestions de Maurice Faure, il consentait à dire une de ses poésies, provençales — si peu connues, et quand sa mémoire le trahissait, Maurice Faure lui soufflait bénévolement.

On voyait encore, dans cette salle exigüe du café Voltaire, le successeur d'Auguste Comte, Pierre Laffitte, grand Pontife du Positivisme, noueux comme un cep, la tête ronde et rase, aux joues gazonnées de poils gris, à l'œil pointu derrière des bésicles de mandarin et qui, volontiers se lançait dans des diatribes violentes contre le Corse aux cheveux plats dont il était l'ennemi personnel!

Ah! que d'autres ont passé dans ce cénacle, conduits là par Maurice Faure: Eugène Linthilhac, grand, gras, gros, tonitruant, et dont la voix formidable poussant les:

— Bai! Ier! ohé! ” de son Cantal, allait faire tressauter d'émoi sur leur siège les ouvreuses assoupies dans la salle de l'Odéon; Jean Bayol, tout rond, tout rose qui, d'une voix mélodieuse, avec l'accent du Paradou et des mines de jeune premier, récitait sa prière à Santo Marto de Tarascoun.; Injalbert, attentif et silencieux, l'œil ironiquement égayé; Benjamin-Constant, glabre comme un lord, en habit et en chapeau mou, gamin, spirituel, narquois; Deluns-Montaud, replié sur lui-même, et dont l'œil noir et profond regardant de bas en haut, brûlait comme un charbon quand, au hasard d'une improvisation, l'ancien ministre, l'érudit aux poches toujours bourrées de livres frais acquis, atteignait à l'éloquence sans la rechercher; Raoul Gineste dans une pose méditative et concentrée de bouddha digérant; Georges Niel, le maréchal, à la belle tête blanche, aux moustaches impériales et dont le monocle d'écaille évoque le dandysme de Tortoni, et tant, et tant d'autres...

Tous se laissaient entraîner au Voltaire par Maurice Faure, boute-en-train dans la coulisse et qui, sitôt la salle garnie et le spectacle assuré, se hâtait de se confondre aux derniers rangs de l'auditoire.

Il venait là par goût, pour son plaisir propre, sans autre intérêt que celui qu'il tirait d'un commerce agréable entre gens de même origine et de mêmes aspirations.

Ses amis de la Cigale ne doutent pas qu'aujourd'hui comme naguère, ils le retrouveront souvent assis à leur table aux jours traditionnels. Il arrivera sans se faire, annoncer, en cigalier non en ministre. Les honneurs ne lui feront pas répudier ses anciennes habitudes. Parvenu au pouvoir, il saura conserver sa bonhomie et sa simplicité.

R. S.

Les Miettes de Frédéric Mistral

On pourrait, sous ce titre (ou sous un autre plus heureux et qui dispenserait de tout commentaire) écrire un livre, et un gros livre, rien qu'avec les conversations de Mistral, rapportées par des tiers. Il est certain que quiconque a eu l'honneur d'approcher l'auteur de Mireille et de s'entretenir, avec lui, ne fut-ce qu'un instant, conserve de ses propos un souvenir inoubliable. Or, F. Mistral est sans doute l'homme le plus fréquemment sollicité de parler; et personne ne parle avec plus de bonne grâce.

Que ce soit dans son village de Maillane où, depuis un demi-siècle les plus illustres visiteurs se sont succédé; que ce soit en Arles parmi les merveilles, du musée provençal qu'il y a créé; que ce soit en voyage, ici ou là, partout, F. Mistral est interrogé, et partout il répond.

Sa vaste érudition, son amour de sa race, sa simplicité, sa bonhomie parfois un peu narquoise, enfin sa prodigieuse facilité d'expression donnent à ses discours familiers une séduction qui persiste alors même qu'il s'est tu. Si bien qu'après l'avoir quitté, ses auditeurs prennent plaisir à rapporter la réflexion originale, le trait de mœurs, l'aperçu philosophique, la remarque ingénieuse qui les frappèrent.

Aussi les anecdotes recueillies à cette source intarissable sont nombreuses et chaque jour de nouvelles viennent s'ajouter à celles que l'on connaît déjà.

Le grand poète, jeune toujours, vient d'atteindre sa quatre-vingtième année. Cet anniversaire a permis à ses admirateurs de lui offrir leurs hommages et leurs vœux. M. Jean Servien, rédacteur au Petit Marseillais, fit à cette occasion le voyage de Maillane. Amené à parler de ses ans, F. Mistral apprit à son interlocuteur qu'il avait failli, lors de sa naissance, recevoir un autre prénom que celui qu'on lui connaît. La coutume de Provence voulait qu'on donnât au nouveau-né le nom du saint inscrit au calendrier le jour qu'il venait au monde.

— C'est ainsi que les premiers Rey sont nés le jour des Rois; le prénom est devenu nom de famille, mais l'origine du mot n'est pas douteuse. Or, Mistral naquit le beau jour de Notre Dame de Septembre. Son père ne pouvant le prénommer Notre Dame, voulait le baptiser Nostradamus, mais sa mère préféra l'appeler Frédéric.

Les femmes ont ainsi de ces idées qui arrangent les choses au mieux.

Avant de conter cette anecdote typique où l'on trouve en quelques traits un rappel d'ancienne coutume et une étymologie de nom propre, le grand Maillanais à propos du vent, du mistral, dont on se plaignait, avait eu cette humoristique boutade:

— N'en dites pas de mal! nous ne lui devons pas seulement la clarté de notre atmosphère, le bel azur de notre ciel, la pureté de notre climat... Voulez-vous que je vous le dise? Eh bien, nous lui devons d'être restés provençaux!

Et il ajoute: — Il en est venu comme il en est venu! des Franciots! et des Anglais! Le pays les séduisait, pardi! et ils auraient voulu y faire souche. Mais le mistral était là qui les guettait. Une fois, il leur arrachait le chapeau, une autre fois il décoiffait les belles madames... sans compter les rhumes qu'ils pinçaient en passant....

C'est pour cela qu'un beau jour, anglais et parisiens, agacés, exaspérés, s'en furent camper vers Nice ou Cannes, laissant le pays aux provençaux que nous sommes...

Un autre journaliste, M. Léon de Lapérouse,, du journal des Débats, est allé, lui aussi saluer Mistral au Museon Arlaten ". Et lui aussi, rapporte son anecdote savoureuse. Comme ils visitaient le musée, au cours d'une explication linguistique, Mistral déclare à propos d'un mot d'anglais:

— Je ne suis pas très fort en anglais, parce que je n'ai pas eu un très bon professeur. En Avignon, vers 1840, il n'était sachant un peu d'anglais, qu'un seul homme; c'était un marin provençal que les Anglais avaient pris à Trafalgar et maintenu longtemps sur les pontons. Il baragouina l'anglais par force, et de retour, le vieux soldat usé, malade, obtint cette retraite d'enseigner aux enfants la langue, mystérieuse. " Pour expliquer l'accent dit le maître en riant, il prenait des comparaisons provençales. Il ne savait pas beaucoup d'anglais, mais en revanche, quelle belles histoires de bataille il contait! "

— Peut-être aux récits du vieux marin devons-nous le fier chant de guerre du " Bailli de Suffren " ajoute M. de Lapérouse dont la chronique est à lire et à conserver. Et il termine par ces belles paroles de Mistral, si simples, si émouvantes

La gloire! combien cela passe vite! J'ai mes quatre-vingt ans! Tout s'oublie. La bibliothèque d'Alexandrie brûla. Il faut remplir sa vie, et tâcher d'y mettre un peu de bien! "

Aux Cigaliers fleuris de rouge (1)

Aux jardins qu'Apollon revêt de leur parure
De feuilles, de fleurs et de fruits,
Vous passiez en rêvant à votre œuvre future,
Vous dont l'œuvre est déjà construit;

Or, cueillant aux rameaux la fleur de la grenade
Que l'été flamboyant ouvrit,
Les Muses, de leurs doigts divins, chers camarades,
Vous ont d'écarlate fleuri.

Et, quoique vous alliez semblables à nous-mêmes
Cheminant les mêmes sentiers,
Nous voyons sur vos fronts l'idéal diadème
Fait d'une branche de laurier.

Injalbert écoutant le galop des centaures
Se perdre dans la nuit du temps,
A troublé la Dryade endormie à l'aurore:
Elle l'a pris pour le dieu Pan.

(1) Trois de nos camarades ont été compris dans une promotion de la Légion d'honneur, en juin dernier: M. Injalbert a reçu la cravate de commandeur; M. Paul Maurou, l'a rosette d'officier; M.

Guirand de Scevola a été nommé chevalier. Ces vers ont été dits au cours du dîner l'honneur des nouveaux promus.

Du spectacle inouï de cette heure enchantée
Ses yeux se souviennent encor,
Et son âme païenne est sans cesse hantée
Par la merveille d'un beau corps.

Voluptueux, hardi, mêlant croupes et torses,
Tendant des bras, creusant des reins,
Sa sensualité, son amour et sa force,
Animent le marbre et l'airain.

Avignon revêtu d'une splendeur insigne
Et sûr de sa pérennité,
Enseigne à ses enfants l'amour des nobles lignes
Et l'harmonie, et la clarté;

Paul Maurou qui naquit dans la cité papale
Perçut, dès ses premiers regards,
Sous un ciel nuancé la beauté triomphale
Des vieux palais et des remparts.

Et, Plus lard, d'un crayon scrupuleux et fidèle,
Ordonné, précis, émouvant,
Des maîtres les plus hauts il fixa les modèles
Avec un art probe et savant

Dans le royal Versailles aux grâces envolées,
Jadis, Guirand de Scevola
Eût pu surprendre et peindre au détour d'une allée
Mainte marquise à falbalas;

Mais sous les frondaisons des arbres séculaires
Où son chevalet s'est dressé,
Il a dû voir danser les nymphes bocagères,
En regardant vers le passé.

Et, la mélancolie amoureuse et charmante
Des quinconces et des massifs
S'inscrit dans ses tableaux parmi les eaux dormantes
Doublant les vasques et les ifs.

Ainsi, chacun de vous réalisa son rêve
Autant que vivre le permet.
Fiers chemineaux de l'art, goûtez la halte brève
Parmi ceux-là que vous aimez.

Et, près de revenir vers la terre natale
Vers le midi au chaud soleil,
Nous, les féaux de la symbolique cigale
Dont le chant nous tient en éveil;

Nous qui, hardis, fixons l'aveuglante lumière
Pour rester sans cesse éblouis;
Nous qui voyons la vie à travers nos chimères;
Nous que le mirage conduit;

Mêlés et confondus, vos pairs et vos disciples,

De votre gloire glorieux,
Tous, nous vous acclamons au retour du périple,
Où vous avez connu les dieux.

Juin 1910.

Trois Poètes

Trois de nos camarades ont, ces temps derniers, comme le faisait dire Boursault à l'un des personnages du *Mercure Galant*, mis en moule un livre de vers. Dans l'ordre chronologique ont paru: *Au Soleil du Rêve*, de Gaston Sorbets (Alphonse Lemerre, éditeur); *Les Heures qui chantent*, de Guy Mayniel (A. Lemerre, éditeur); *Ames Hantées*, *La Quenouille enrubannée*, *Carnavalesques*, 3 volumes, de Raoul Gineste (L. Michaud, éditeur).

M. Gaston Sorbets a le respect de la prosodie parnasienne. A une époque où les poètes s'autorisent les plus grandes licences poétiques, il ne consent pas à s'écarter des règles, de la Règle. Ses rimes s'accouplent normalement; l'hyatus ne s'ouvre pas dans le jardin de ses strophes. Toutefois il a l'enjambement audacieux et répété; l'alexandrin qu'il emploie avec une prédilection marquée est encore trop court, bien souvent, pour contenir sa phrase; elle s'achève très fréquemment en un rejet inattendu:

...Ah! qu'ils se dressent donc à mon appel sonore,
Le Vercingétorix, Charlernagne, Louis
Dit le Saint...

O lutte sans pareille! élans furieux! chocs
Convulsifs!...

...Vous va-t-on voir pourtant, à travers val et plaine
Aussi vilainement vous battre à perdre haleine.
Sans pitié ni merci jusqu'à ce que le fort
Ecrase — que d'ailleurs il ait raison ou tort —
Le faible,....

C'est là une des caractéristiques de la manière de ce poète quant à la forme, à la plastique de ses vers dont l'inspiration est toujours haute et généreuse. Il y a dans *Au Soleil du Rêve*, de nobles pages où l'émotion contenue s'éploie en strophes éclatantes certains passages s'ordonnent sur le mode de l'épopée...

Voici quelques cadences extraites de ce volume:

O BEAUTÉS,!

O riant fraîcheur des roses dans l'aurore,
Suavité des lys balancés dans le soir,
Poudrolement de soleil dont la terre se dore,
Emouvante splendeur des astres au ciel noir,
O Beautés! je vous aime et vous regarde encore.
Hélas! sais-je encore vous voir:

REGRET

Que ne suis-je l'athlète au poing rude et nerveux
Qui, prenant le Pégase ardent à la crinière.
Bondit, le vent sublime irritant ses cheveux,

Vers l'idéal lointain et la splendeur dernière!...

SOIR SUR LA VILLE

Le soir tragique est plein d'un bruit d'alarmes:
Les chars sur les pavés roulent en tressautant,
Les outils font un fracas d'armes.
De toute la cité pacifique on entend
Monier le souffle haletant
De milliers, de millions de bouches.
La nuit que l'on souhaite ou redoute descend.
Sur l'horizon en sang -
Passe un vol tournoyant de nuages farouches...

M. Guy Mayniel, dans son livre *Les Heures qui chantent*, s'attarde avec complaisance à des descriptions. Grand voyageur, il a éprouvé des émotions sous diverses latitudes; il s'est diverti à les noter, à les analyser plutôt qu'à les synthétiser, en des poèmes de mètres différents, où se révèle une ingéniosité d'adroit versificateur pour qui les combinaisons de rythmes sont un jeu. De même que M. Gaston Sorbets, et peut-être avec plus de rigueur encore, il n'oublie pas un seul instant les articles codifiés dans les *Traité de versification*; quant à la composition de son livre, à sa conception même, elles témoignent d'un permanent souci d'ordre et de mesure.

Le Hucyo de la *Légende des Siècles*, le Heredia des *Trophées* lui ont vraisemblablement suggéré les hauts modèles d'une affabulation qui part de la préhistoire pour aboutir aux récentes minutes contemporaines; qui va de l'ignanodon et du plésiosaure à l'automobile et à l'aéroplane. Avec l'auteur des *Heures qui chantent* on se promène, dans le temps et dans l'espace et tous ces aspects de la vie ici et là, d'aujourd'hui et d'hier, papillotent devant les yeux comme les verres, mouvants et polychromes d'un kaléidoscope, tandis qu'aux oreilles tintent les clochettes, résonnent les tambourins et vibrent les guitares que le poète agite, frappe et pince pour son agrément - et pour, celui du lecteur.

Voici deux sonnets, extraits du livre:

L'OBSCUR DEVOIR

Pourquoi ton cœur est-il une urne funéraire
Où la cendre s'amasse, ô songeur attristé?
Pourquoi murmures-tu la plainte séculaire
Que, vers le ciel muet, clama l'humanité?

— Je sais que vain est tout espoir, que la prière
Se perd en l'éternelle et sombre immensité.
Qu'inapte est mon cerveau fruste et rudimentaire
À sonder cet abîme où dort la Vérité.

Je sais que mon esprit débile erre aux ténèbres,
Et qu'il n'aspire plus qu'aux lourds sommeils funèbres...
— Doubter, croire, nier, sont d'égales erreurs.

Poursuis donc ton chemin sans regret et sans hâte,
Fraternel, humble et bon, fais ta besogne ingrate,
Afin qu'en t'imitant les hommes soient meilleurs.

RÊVERIE

Enfin je t'ai revu, sol natal bien-aimé,
Après un long exil cruel à ma tendresse,
Et j'eus pour t'admirer en ce matin de mai

Les yeux d'un jeune amant pour sa douce maîtresse.

Rien de toi n'a vieilli, J'ai reconnu, charmé,
Le ruisseau jaseur qu'un vieux tremble caresse
De ses rameaux; le champ, de sauge parfumé,
Et le bois qui donnait asile à ma paresse.

Oh! combien d'yeux rêveurs t'admirèrent ainsi!...
Puissent les miens, quand ils se seront clos aussi,
Garder la vision de ta grâce ineffable.

Mais tout passe, tout fuit, jeunes filles et fleurs...
Que t'importent, hélas! nos vœux et nos douleurs,
O nature sereine, impassible, immuable!

Raoul Gineste descendit du Parnasse, où il cueillit jadis son Rameau d'Or, pour écrire des romans, de savantes études, après avoir cependant exprimé, en des poèmes précis et linéaires, son amour des félins, familiers, ces Chattes et Chats, que notre illustre Paul Arène voulut présenter aux amis des belles lettres.

Il semblait avoir renoncé à la poésie. Sans, crier gare, d'un seul coup, il vient, de mettre en librairie trois volumes de vers. Et ce sont des vers provençaux, des vers de langue d'oc, Ah! que voilà un homme, extraordinaire! Quand les poètes de langue française trouvent si malaisément un auditoire, voici un écrivain qui, délibérément, réduit encore ses chances d'être entendu. Ceci n'est peut-être pas tout à fait exact; mais il faut bien voir là le fait d'un artiste, plus soucieux d'art que de publicité. Ses poésies provençales, qu'une traduction fidèle accompagne, ont la saveur des vieilles chansons, des naïfs fabliaux; elles sont, simples, de cette simplicité qui n'est qu'apparence et où s'affirme une merveilleuse sûreté de main.

Désormais Raoul Gineste prend place en bon rang, dans le Félibrige littéraire aux côtés du Maître de Maillane.

— ... Nous ne pouvions juger de l'étendue, de la profondeur de son œuvre félibréenne, a dit M. Paul Mariéton, avant cette apparition simultanée des *Amo Trevado*, de la *Coulougno Enribanado*, et des *Carnavalejado*, trois livres de maître où semblent ressusciter réunies et l'ardeur d'Aubanel, et la philosophie de Tavan. Rien de plus varié, de plus savoureux, que ces trois volumes: toute la Lyre provençale, et le plus pur accent du terroir. Récits, chansons, contes, odes, ballades, tout le pittoresque moral, tout le légendaire héroïque...

Voici des vers fiançais de R. Gineste, qui sont la traduction de l'un de ses poèmes

A THÉODORE AUBANEL

Si vous aviez vécu jadis au temps des papes,
Dans Avignon fleuri de pourpre et de brocart,
Où le reître hardi coudoyait le brocart,
Où l'améthyste et l'or ruisselaient sur les capes;

Amant désespéré de la sainte Zani,
Sans doute vous eussiez entré dans la prêtrise;
Mais, seul enchantement pour le cœur qui se brise,
Votre Musée eut chanté son tourment infini.

Dans l'éblouissement de sa blanche envolée
Elle eut dit à la terre, elle eut dit à la mer,
La blessure divine, et le calice amer
D'une âme qu'un regard n'a jamais consolée.

Et dames et prélats, artistes et seigneurs,
Emus par l'amoureux, ravis par le poète,
Vous auraient acclamé dans un beau jour de fête,

Où l'on vous eut rendu de suprêmes honneurs.

Pétrarque vous eut ceint de sa couronne verte,
Laure aurait vu pâlir l'éclat de son renom,
Les rayons du soleil qui fait vibrer Memnon
Ayant ensanglanté la Grenade Entr'ouverte.

Puis, le temps eut guéri votre amour virginal
Dont il ne resterait, ô noble survivance,
Que de beaux vers écrits en langue de Provence
Et le Saint Père eut fait de vous son cardinal.

O LAC, O BOIS

*En souvenir du dernier Dîner de la Cigale,
au Châlet des Iles, au Bois de Boulogne,
le 7 juillet 1910.*

Ce fut un soir d'été tout grelottant de pluie...
Nous avions convenu d'aller dîner au Bois,
Et, sous un ciel morose aux nuages de suie,
Nous vînmes évoquer les étés d'autrefois.

Sur le lac frissonnant et couleur d'améthyste
Un bateau pavoisé nous porta doucement,
Tandis que s'éteignait le crépuscule triste,
Dans un décor propice aux rêves des amants.

Mais l'amour n'était pas au rang de nos convives
Et nul désir galant n'avait conduit nos pas
Vers les bocages frais de l'île aux vertes rives;
Et la seule amitié présida le repas.

L'amitié ne sait pas les subtiles magies
De l'amour qui transforme un taudis en palais
Nous eussions pu compter les fleurs et les bougies
Et nous trouvâmes froid l'aigre vent qui soufflait.

Serrés dans nos manteaux et la tête couverte
Comme des voyageurs résignés et glacés
Nous vînmes nous asseoir sous les frondaisons vertes
Devant la nappe blanche aux cristaux irisés.

La bise se jouait dans les obscurs feuillages,
Et nous parlions très haut et nous riions très fort,
En demandant aux mets aussi bien qu'aux breuvages
D'agir sur nos esprits en réchauffant nos corps.

Et par un artifice héroïque sans doute
Nos propos devenaient d'autant plus chaleureux
Que le froid augmentait et que de larges gouttes
Crépitaient sur le front des arbres ténébreux.

Le lac noir s'étendait comme un drap funéraire;
Les flambeaux de la table y doublant leur clarté
Dessinaient sur ses eaux des larmes de lumière
Et, transis, nous chantions les belles nuits d'été.

Nous chantions d'une voix qui peu à peu s'enroue,
La rafale en sourdine accompagnait nos chœurs,
Et le bois vit passer dans ses sentiers de boue
Sous la pluie et le vent d'étranges promeneurs.

Ils célébraient la joie et leurs chants étaient mornes,
Ils louaient le jour clair et la nuit les couvrait;
Une lune blafarde au ciel montrait ses cornes,
Un invisible oiseau dans l'ombre s'explorait...

O lac; ô bois, témoins des efforts que nous fîmes
Pour rendre en vain le rire aux échos attristés,
Vous m'avez inspiré ces défailantes rimes
Et je vous les dédie en toute humilité.

INAUGURATIONS

De belles fêtes ont eu lieu en juin à Perpignan, à l'occasion de l'inauguration du monument Montanyas Regaladas, œuvre de notre camarade Raymond Sudre.

Montanyas Regaladas est la chanson populaire du Roussillon; tout catalan en a chanté les strophes, dans les chœurs improvisés des fêtes locales et des réunions de famille; et pas un d'entre eux qui ne l'entende avec un plaisir toujours nouveau:

Montanyas Regaladas
Son las del Canigo,
Que tot l'istiu fiorexen,
Primavera y tardor.

Les organisateurs avaient eu l'heureuse idée de convier le Félibrige à cette solennité. La Santo Estello fut célébrée cette année à Perpignan, et l'on put voir réunis confraternellement autour du monument symbolique de Raymond Sudre les félibres provençaux, languedociens, roussillonnais, et les Catalans d'Espagne, accourus de tous les points du vaste arc de cercle, méditerranéen qui s'étend de Nice, à Perpignan, à Barcelone et à Valence.

— Montagnas Regaladas, ce n'est pas seulement l'œuvre d'un sculpteur, c'est la page d'un poète, a dit M. César Boyer, un compatriote de R. Sudre.

X

On a inauguré, en septembre dernier, à Forcalquier, dans les Basses Alpes, sous la présidence d'honneur de Frédéric Mistral, un monument à Léon de Berluc-Pérussis.

Poète, historien et philologue, président de l'Académie d'Aix et de l'Athénée de Forcalquier, de Berluc-Pérussis mort il y a quelques années, a été sans doute, après Mistral, le plus grand ouvrier de la renaissance provençale. Son rôle, dans le Félibrige à ses débats, fut, celui d'un modérateur avisé, d'un conseiller sage et clairvoyant. Il s'appliqua avec bonheur à faire de l'association félibréenne le trait d'union entre les diverses sociétés, néo-latines de Catalogne et d'Italie. C'est ainsi qu'il fut un inspirateur des grandes fêtes littéraires de Florence et qu'il organisa, les *roumavages* en Provence des écrivains italiens et catalans. De Berluc, aussi persévérant à la tâche que modeste dans le succès, fut l'âme attentive et discrète de toutes les premières tentatives de rapprochement entre les diverses branches de la race latine.

Ce rôle actif et fécond dans le développement de la renaissance provençale, Léon de Berluc-Pérussis s'efforça de lui-même de le tenir aussi caché que possible. Il signa du pseudonyme de A. de Gagnaud ses productions provençales et, à la mort de Félix Gras, il refusa toute candidature au capouliéat, c'est-à-dire aux fonctions de chef du félibrige.

Son œuvre littéraire, française et provençale, dépasse de beaucoup en importance et en valeur la portée d'un œuvre régionale, et il faut louer les Bas-Alpins d'avoir pris l'initiative d'honorer, après sa mort, ce

savant, cet esprit clair, cet homme éminent à tant de titres qui mena, très simplement, une vie des plus utiles.

A propos d'une autre inauguration (celle du buste de notre regretté camarade Clovis Hugues, à Menerbes, son village natal), M. Jules Belleudy, préfet de Vaucluse, a publié, dans le *Provença!* de Paris, une chronique de souvenirs. Le passage reproduit ci-après offre, un intérêt triple; celui qui s'attache à l'évocation du député-poète; celui de l'actualité (par ces temps de grève); enfin celui qu'il doit au élégant et sobre de son auteur:

Au cours d'une grève de mineurs, au Bousquet d'Orb et Graissesac, Clovis Hugues vint dans l'arrondissement de Béziers, administré en ce temps là par l'auteur de cette chronique. L'un de nous avait la mission de maintenir l'ordre et la liberté du travail; l'autre venait soutenir les revendications des grévistes. Le crise durait depuis deux mois. On n'avait pas abusé de la force publique, mais il y avait, de ci, de là, quelques patrouilles de gendarmerie. Plus tard, la dynamite s'en mêla; il se produisit des scènes qui touchèrent au tragique, mais, jusqu'à la rencontre dont je parle c'était une idylle.

Clovis Hugues, en arrivant au Bousquet d'Orb, en chemin de fer, voit devant son compartiment quatre gendarmes alignés et avant qu'il descende, le sous-préfet y monte, l'embrasse cordialement devant les grévistes, et les gendarmes aussi stupéfaits les uns que les autres, et un rapide colloque s'engage:

— C'est toi, le proconsul?

— C'est toi, l'agitateur?

— Tu viens pour m'arrêter?

— Tu vois bien que non. Ta femme et tes enfants vont bien?

— A merveille; et ta famille

— Ma famille, je ne l'ai pas vue depuis le commencement de la grève; j'ai bien envie d'aller la voir. Dis donc, si tu dirigeais la police à ma place?

— Moi, socialiste révolutionnaire... Ça serait drôle, que faudra-t-il faire?

— Eviter que les grévistes et les autres ouvriers en viennent aux mains... Protéger-la vie du Directeur, si elle est menacée...

— Et encore

— Rien de plus.

— Ça me va. Tu peux partir tranquille. Mais je ne peux rester que deux jours ici.

— Il me faut trois jours.

— Eh bien! je t'attendrai. Pendant trois jours, rien ne se produira qui exige ta présence. Je ferai des discours, je dirai des vers, je chanterai mes chansons. On n'aura pas le temps de se battre. Va, mon vieux, tu n'es pas un proconsul féroce: je serai un socialiste bien paisible.

Nouvelle accolade. Clovis Hugues partit pour Graissesac. Cinq minutes plus tard, je me dirigeai vers le lieu de villégiature de ma famille. A mon retour les rapports de police ne signalaient aucun incident, et jamais la grève ne fut plus pacifique que pendant ces trois jours.

Tarascon — la nouvelle surprendra sans doute — va élever un monument à notre illustre et regretté camarade... Alphonse Daudet. Ou se souvient des récits fantaisistes, colportés jadis sur le Boulevard, et qui présentaient les Tarasconnais irrités contre l'auteur de *Tartarin*, irrités au point d'avoir voulu jeter au Rhône un facétieux voyageur qui, sur un registre d'hôtel, s'était inscrit sous le nom de Daudet.

Les Tarasconnais démentent aujourd'hui ces racontars et de la façon la plus spirituelle. Ils font encore ainsi preuve de bon sens et l'hommage qu'ils ont le dessein de rendre au romancier est un acte de reconnaissance. Car il est permis de dire qu'en écrivant ses trois livres: *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes* et *Port-Tarascon*, Alphonse Daudet assura, pour longtemps dans le monde, en même temps que la sienne la célébrité de la petite ville. Les personnages qu'il a empruntés à cette cité, et qu'il a campés dans ses romans avec tant d'humour et de verve, ne risquent pas de jeter la déconsidération sur le peuple tarasconnais. Ce sont tous de braves gens, aux âmes candides, d'une honnête naïveté, et il serait à souhaiter que beaucoup de villes de France ne fussent pas autrement peuplées.

Ce n'est pas l'illustre pharmacien Bézuquet qui nuira au prestige, de sa profession: le type n'est pas cruellement dessiné comme celui de Homais, qu'immortalisa Flaubert. Et le bon commandant Bravida et l'excellent Costecalde, armurier? N'est-ce pas là un trio des plus sympathiques, et dont les mœurs provinciales peuvent, servir d'exemple?

Théâtres de Plein Air

Chaque année voit inaugurer de nouveaux théâtres de plein air, à l'imitation d'Orange. Nîmes, dans ses arènes, Arles plus favorisée encore dans son cirque et son théâtre grec; Carcassonne parmi les ruines

de son admirable cité; Béziers, Cauterets, Salon, et bien d'autres villes de Provence et d'Aquitaine, ont donné, durant l'été dernier, des spectacles scéniques.

A Orange, il semble que les représentations dernières n'aient pas atteint l'éclat des précédentes; certains veulent attribuer ce demi-succès au changement de direction. Pourtant, parmi les artistes engagés, la Comédie Française était représentée par des vedettes et une pièce inédite, *Liguria*, de M. Alexis Mouzin, d'Avignon, fut offerte au public; il est permis de penser que celui-ci est devenu plus exigeant en se familiarisant à la longue avec les auteurs et les acteurs.

L'acte en vers de M. Mouzin reçut le plus flatteur accueil. Voici un des couplets de son drame; la belle *Liguria* chante en s'accompagnant de la cithare:

Quand il viendra, mon jeune époux
Couronnez-moi de petit houx,
Pour qu'en toute saison il m'aime.
Le houx fleurit sous le froid même,
Qui défeuille le même roux
Et fend le tronc du saule blême.
Le houx aux rameaux toujours verts
Dans la rafale à peine bouge;
Il réjouit de son fruit rouge
La triste pâleur des hivers.
Il montre ses piquants aux chèvres,
Aux béliers dont il craint les dents.
Tels, mes regards aigus, prudents;
Tel le rouge fruit de mes lèvres.
Je me ferai, pour qui je veux,
Non pas épineuse, mais bonne;
Comme il dénouera mes cheveux,
Il enlèvera ma couronne.
Couronnez-moi de notre houx.
Pour qu'il viennent mon jeune époux.

Nîmes représenta une tragédie classique, l'*Andromaque*, de Racine, et le beau drame antique d'Albert Samain: *Polyphème*.

A Arles, Silvain donna, sur le Théâtre Antique, trois spectacles que mauvais temps contraria quelque peu. *Electre* et *Phèdre* permirent à Mme Louise Silvain de montrer les aspects divers de son beau talent. Mais, difficiles, les Arlésiens ont paru reprocher au couple Silvain, dit le Provençal de Paris, d'un peu trop constituer à lui seul toute la troupe et d'être ainsi forcé de jouer des rôles variés qui demanderaient parfois d'autres interprètes. Ils eussent aussi souhait à la représentation, d'une œuvre inédite. Mais c'est beaucoup demander d'une organisation qui s'improvise à peine et à laquelle incombe entièrement le souci matériel des spectacles.

Quoiqu'il en soit, conclut le Provençal de Paris, les Arlésiens doivent de la reconnaissance à M. Silvain, qui a rendu la vie à leur théâtre antique. Sans lui probablement, les ruines ne seraient pas sorties sitôt de leur silence. Il faut donc passer sur des imperfections sans doute difficiles à corriger et qui, d'ailleurs, ne sont pas tout à fait particulières à Arles: croyez-vous que tous les rôles secondaires soient magistralement tenus, même à Orange?

Au Théâtre des Arènes de Béziers, M. Castelbon de Beauxhostes n'est plus le maître des jeux. Il a cédé sa place au docteur Charry, qui a choisi pour second M. Gabriel Bolissy, déjà connu fort avantageusement pour sa collaboration aux spectacles d'Orange.

La nouvelle direction a donné, les 21 et 23 août dernier, *Héliogabale*, poème de M. Emile Sicard, musique de M. Déodat de Séverac.

Voici les impressions d'un spectateur, d'un musicien notre camarade H. Fraggi, qui suit fidèlement chaque année les représentations bittéroises:

— La partition de M. Déodat de Séverac est l'ornement capital, essentiel, du spectacle. Pourtant le public parût applaudir plus volontiers les passages poétiques. Pourquoi? je le constate sans en vouloir rechercher la raison.

M. Déodat de Séverac, dont Ch. Bordes me disait qu'il était un des rares jeunes, à qui il prévoyait un avenir, a fait preuve d'une maîtrise dont il convient de le féliciter à la fois pour son essai de musique en plein air et pour la belle tenue de son style. Déjà connu pour son *Cœur du Moulin*, qui dénotait une nature douée, il a écrit pour *Héliogabale* une partition plus claire plus personnelle, malgré quelque influence, de ci, de là, que personne ne peut éviter. Il a eu une idée ingénieuse en mettant à profit ses connaissances approfondies du chant liturgique dans la scène du Baptême au deuxième acte; il manquait cependant l'ambiance nécessaire; on voudrait réentendre ce chant dans l'intérieur d'une cathédrale.

Le début du troisième acte est une mascarade renouvelée des anciennes coutumes. Là, le musicien s'est donné libre cours. Et ce sont des rythmes forts, des mélodies simples et lumineuses où l'on sent revivre un peu l'âme de Bizet, où l'emploi dans l'orchestre de chalumeaux, au son nasillard et perçant, donne une couleur bizarre, mais juste à cette entrée volontairement grotesque de masques;

Le ballet, malgré sa recherche modes anciens, d'harmonisations peu communes, manque de diversité dans l'ensemble. Il faut l'attribuer, je crois, au peu d'intérêt d'une mise en scène ressemblant à n'importe quelle figure chorégraphique.

En remerciant de son premier spectacle aux arènes de Béziers, M. le docteur Charry, qui continue, glorieusement l'œuvre de M. Castelbon de Beaux-hostes, il n'est que légitime d'associer au succès son jeune et avisé coadjuteur, M. Gabriel Boissy, qui écrivit avec bonheur le scénario de la *Résurrection d'Adonis*.

DIX POINTES SÈCHES

JEAN AICARD

Pas ça d'accent lorsqu'il dit ses vers avec un art de comédien de race (il est le rival et l'ami des tragédiens Mounet-Sully et Silvain, ses interprètes); mais, s'il le veut, pour conter une galéjade, sa voix souple se modifie étrangement jusqu'à paraître celle d'un autre. Cœur excellent, ami sûr, prodigue de soi, mais nerveux et fantasque, il a des bonds d'humeur déconcertants. Tout à l'heure joyeux avec des espiègleries de collégien en vacances, il tombe tout à coup dans une noire mélancolie. Alors, il s'entoure d'un nuage de fumée, il s'étend sur son divan turc et attend, fataliste que la nicotine l'ait apaisé. Soudain, il se lève. Ses yeux luisent.

La frénésie désordonnée de ses gestes et de ses propos révèle l'existence du Dieu caché qui l'anime. A la besogne, vite. La vie est courte. La vie est bonne. Mais il est l'heure de dormir? Que non pas! Il est l'heure de saisir les mots et les idées qui s'entremêlent dans le tourbillon d'une imagination surexcitée. Dormez braves, gens! Voici l'heure de s'efforcer à une œuvre. Et, réveillés, les braves gens ont appris à connaître Miette et Noré, Othello, Roi de Camargue, le Père Lebonnard, l'Été à l'ombre, Tata, La Légende du Cœur, Maurin des Maures, drames, romans, poèmes, le total des insomnies laborieuses d'un écrivain, l'éternel sujet de son allégresse ou de son abattement.

INJALBERT

Le nez long, l'oreille aux écoutes, le poil gris poussière, l'œil fureteur, Injalbert pose sur qui lui parle de longs regards enveloppants, des regards qui vont et reviennent, des regards de phare tournant. Sa voix a le timbre rauque du Languedoc; les mots qu'elle roule font le bruit du caillou sous le soulier. Mais ses mains devancent sa parole et la complètent, ses mains expressives de sculpteur qui semblent pétrir les phrases comme de la glaise entre le pouce et l'index. Quiconque a fréquenté les expositions depuis un quart de siècle, ou feuilleté seulement les magazines et revues d'art, ne peut ignorer l'œuvre une et diverse de ce maître incontesté de la statuaire contemporaine, peut-être le plus audacieux et le plus sensuel. Son amour de la vie éclate dans chacune de ses allégories, dans chacune de ses figures où l'humanité se mêle si harmonieusement aux jeux divins.

— Injalbert, a dit Benjamin Constant, est un faune admirable: il viole le marbre pour lui faire un enfant. Il est vrai que son ébauchoir se complait à l'évocation des époques mythiques; il nous a rendu familiers les ébats des nymphes et des chèvrepieds.

Superbement païen et voluptueux ce sculpteur apparaît aux pauvres mortels comme un demiurge viril et puissant, dont les rêves prennent corps et qui, selon un geste parallèle à celui du Créateur faisant à l'origine des temps l'homme à son image, modèle aujourd'hui les dieux à l'image des hommes les plus beaux.

PAUL MAUROU.

Sec et noueux comme un sarment, brun comme une olive d'hiver, Paul Maurou ressemble à un Don Quichotte de petite taille qui aurait troqué la cuirasse pour le veston et l'armet pour le moderne haut de forme. A quel mystérieux magistère emprunte-t-il sa verdeur, sa souplesse, son activité, quand tant d'autres, de son temps, ressemblent à des vieillards? Sans doute faut-il attribuer cette santé florissante à la régularité d'une longue existence de labeur, d'une existence droite, et nette comme une de ces blanches routes du Comtat que le mistral balaie et purifie et qui laissent voir, sous la perspective des beaux platanes au fond de l'horizon, la chaîne violette des Alpilles...

Tous les pas qu'il a posés dans la vie ont conduit Paul Maurou vers un but visé dès le départ; il ne s'est pas engagé dans les sentiers de traverse, à la bifurcation des chemins: Lithographe épris d'un art jusqu'ici quelque peu dédaigné, il s'est imposé la tâche de lui conquérir la place à laquelle il pouvait prétendre; il y est parvenu non, sans efforts. Aujourd'hui la Société des Artistes Lithographes Français; qu'il fonda en 1882, a mis en valeur les œuvres de ses membres; aujourd'hui, — et grâce en soit rendue à M. Dujardin-Baumetz — la lithographie est enseignée à l'école des Beaux Arts et Paul Maurou, après avoir été obscurément à la peine, aura du moins eu l'honneur d'occuper le premier la chaire officielle de ce professorat, instituée sur ses instances, et qui lui crée des droits à la gratitude des artistes et des amateurs.

GUIRAND DE SCEVOLA

Guirand de Scevola est venu de Béziers, ville de joie et de chansons, à Montmartre, cité tumultueuse et fantaisiste. Et des allées Paul Riquet au Chat Noir, il a fait son chemin, en passant par Versailles. Il comptait aux cabarets de la Butte, des amis qui peignaient des tableaux. Lui, bon garçon, un peu effacé, timide, province quoi! lui, regardait peindre les autres et chantait au clair de la lune. Il chantait d'une belle voix de tenorino, comme on chante à Béziers, comme on chante à Toulouse, comme on chante enfin dans tous le pays d'oc, avec goût, avec amour, pour le plaisir de chanter. Il avait alors un coup de g...osier fort apprécié et il doit l'avoir encore car ces temps révolus sont à peine d'hier. Avec ça, galant homme, élégant, amène, gracieux de visage, bien fait de sa personne, tout à fait prince charmant; il devait conquérir la Belle au Bois Dormant. Mais il faut dire que pour la séduire, il ne comptait de rien ses grâces naturelles et voulut, devant que de la rechercher, la gagner par d'autres mérites. Alors, il prit à son tour des pinceaux et des toiles et, par un don merveilleux que lui firent les fées ou les nymphes, toute l'émotion qui chantait dans sa voix, passa dans ses études, dans ses tableaux, dans ses clairs visages de femmes, stylisés et harmonieux, dans ses visions si personnelles de Versailles dont il sait traduire avec un rare bonheur, les aspects nuancés selon les heures et les saisons.

RAYMOND SUDRE

Les gens de Perpignan sont fiers de leur compatriote Raymond Sudre. Ils ont raison; il fait honneur à leur race, à leur cité qui se paraît déjà d'une harmonieuse statue de la Musique; ils ont voulu lui donner un “ pendant ” du même et le jeune statuaire a modelé le monument des Montanyas Regaladas, manifestation filiale, tendre et fidèle hommage à la nature, au pays natal, à ces belles Montagnes Pyrénées qui reviennent comme un leit motiv dans les chants populaires catalans. La réputation de l'artiste n'est pas seulement régionale. Il a fait ses preuves dès longtemps; titulaire du prix, Chenavard, second grand prix de Rome, boursier de voyage, ses envois aux Salons le placent en bon rang parmi les jeunes talents consacrés. Ses œuvres révèlent son juste sentiment de la mesure; elles ont de la noblesse et de l'ampleur; elles atteignent à cette simplicité de lignes, à cette sincérité d'expression, à cette grâce sans fadeur, à cette émotion contenue, à cette énergie sans fracas, qui sont le lot des artistes complets. Ses œuvres ressemblent à sa personne et c'est le cas, de dire ici que le style c'est l'homme. On retrouve dans le physique de Raymond Sudre, dans ses épaules larges, son torse viril sous la vareuse; son visage régulier, aux yeux pensifs, la force, la douceur, la sérénité des images nées dans son cerveau et jaillies de ses doigts.

HENRI MICHEL

Henri, par un i, non par un y. M. Michel n'a rien de grec dans son prénom, pas plus d'ailleurs que dans sa personne. Il est courtaud et rond. Ce ne sont point là les dehors qu'on prête à Périclès; en revanche, il est chauve comme l'était... Socrate et, s'il avait vu le soir de Salamine, nul n'eut pu, mieux que lui, évaluer le coût des trirèmes perdues ou captées, car ce sont là questions où il compète. Il portait naguère la toge romaine, moderne attribut du professorat; il l'a troquée, depuis, contre la redingote parlementaire. Hier encore, on pouvait le voir au Forum, sur la place du Forum, dans Arles, ville greco-romaine, qui le délégua par deux fois au Grand Conseil de la République. Arelas, hélas! ne le reverra plus. Les Athéniens frivoles se lassèrent un jour d'Aristide le juste; les Arlésiens inconstants ont donné leurs suffrages à un tribun nouveau. Mais ce n'est pas, en vain que, du haut des rostrs, les harangues s'épanchent en sonores volutes de mots; ce n'est pas en vain que l'honnête homme acquiert de hautes et fidèles amitiés; un jour vient où, de ses discours, et de ses écrits, et de son crédit, il tire avantages; ses partisans proclament ses vertus, et si, d'aventure, la faveur populaire lui défaut dans sa ville adoptive, une autre cité lui offre aussitôt de la représenter. Et c'est ainsi que M. Henri Michel doit aux électeurs de Digne sa chaise curule au Sénat.

JULES FAYSSAT

On pourrait supposer — avec quelque simplicité — que les graves, fonctions d'un conseiller référendaire à la Cour des Comptes imposent, à qui les assume, une excessive austérité de tenue et de propos, une attitude impassible et glacée. Mais ce serait sans doute raisonner légèrement; tout bien réfléchi, le contraire doit se produire, par réaction naturelle, chez les gens accoutumés à des spéculations qu'on imagine dépourvues de charme; et, de par cette obscure loi qui rend moroses les auteurs gais et les comiques de théâtre, M. Jules Fayssat est, à la ville, le plus, amusant, le plus finement railleur, le plus entraînant des convives. Son visage brun et gras, ses yeux ronds et rieurs, sa bouche large, sa moustache en brosse, sa barbe noire court taillée, toute sa personne replète décèle le parfait équilibre de son caractère et de sa santé. Il a l'appétit robuste et l'humeur joviale. Il conte joliment l'anecdote et dit, si besoin est, le mot comme au grand siècle, avec esprit. Voilà de jolies qualités de façade et qui, seules, gagneraient les sympathies. Comme elles s'accompagnent d'une urbanité sans morgue, d'un savoir sans pédanterie, d'un bon garçonisme, avéré, d'une extrême obligeance; comme, en outre, le causeur intime a de l'éloquence en public, M. Jules Fayssat, que ses compatriotes de Vence avaient, tout d'abord voulu conseiller général des Alpes Maritimes, s'est vu porté par leurs suffrages à la députation. Et c'est un heureux choix.

POURQUERY DE BOISSERIN

Le jeu des élections, qui le rendit naguère au Palais, reprend aujourd'hui M. Pourquery de Boisserin et le renvoie siéger à la Chambre où il manquait. C'est un avignonnais verbeux et jovial, à l'éloquence facile, bien timbrée, et dont, l'accent tout puissant, exercé, fortifié au bord du Rhône grondant, sous les hurlements du mistral impétueux, se rit de dominer après le tumulte des éléments, la rumeur atténuée des réunions publiques. L'aspect de l'homme est sympathique; c'est, sur un corps bien, râblé, une tête ronde, au cheveu dru, tondu de près, militairement, une tête forte, un peu grosse, aux méplats accusés de robuste centurion; les yeux y brillent d'un feu vif, et la bouche sensuelle, prompte à la riposte, jette avec la même aisance, l'épigramme et le madrigal. Les artistes ont fait autrefois grief au maire et député de Vaucluse de la démolition d'une porte des remparts d'Avignon. Un jour, parmi les Cigaliers, M. Dujardin-Beaumetz le lui rappela d'une façon imprévue et fort originale. M. Pourquery de Boisserin venait de dire avec chaleur son grand amour pour sa ville natale qu'il comparait à une jeune fille et dont il vantait la beauté:

— Hé! oui, tu l'aimes, nous le savons, répondit le surintendant des Beaux Arts à son vieux camarade, tu l'aimes tant que tu n'as pas craint de porter la main sur sa ceinture...

Mais, depuis, le fougueux tribun a dû s'assagir, en prenant des ans qu'on ne lui donnerait pas.

JEAN-PIERRE GRAS

Sous un sombrero cabossé, jeté sur la nuque, les cheveux de jaiët s'ébouriffent; une mèche plate tombe sur l'œil de velours, sombre; la barbe courte pose ses copeaux d'ébène sur un foulard de soie écarlate; les larges épaules se meuvent dans un vêtement flottant, et le moulinet des bras, aux grandes mains expressives, tient à distance l'interlocuteur: Jean-Pierre Gras discute. Le timbre grave de sa voix caresse doucement l'oreille et les hésitations, les arrêts brusques, les départs précipités de sa parole sont le fait d'une langue paresseuse à s'exprimer autrement qu'en provençal, dans ce pur idiome avignonnais que lui enseigna son père, le vénéré capoulié Félix Gras. Héritier de ce patronyme glorieux, Jean-Pierre Gras s'est fait aujourd'hui un prénom qu'il honore et qui le distingue.

Dès le plus jeune âge, il montrait une réelle aptitude à modeler la glaise, à tailler le bois. Il reçut les leçons du statuaire Injalbert qui, le tient en estime expose depuis quelques années au Salon de la Société Nationale des Beaux Arts. Ses envois ont révélé sa personnalité singulière, son lyrisme parfois outrancier, jamais banal, son amour des formes opulentes où s'affirme un excès, de sève; et, derrière les qualités et les défauts de sa facture, qui peut surprendre, plaire ou déplaire, mais n'est jamais indifférente, on sent le respect, l'admiration du jeune artiste pour les virils sculpteurs de la Renaissance, et son noble besoin et son haut souci de créer, à leur exemple, de la vie.

FERNAND JANIN

Il a trente ans tout juste. C'est un petit Nîmois, maigre, aux cheveux plats, aux yeux langoureux, et qui parle d'une voix lente, posée, à la fois surette et sucrée. En méridional insouciant et flegmatique, il a sans hâte, attendu de compter six lustres — extrême limite accordée aux candidats au Prix de Rome — pour donner l'effort nécessaire et gagner le prix haut la main. Avant de recevoir, au Palais Médicis, la fastueuse hospitalité que l'Etat dispense aux jeunes artistes primés au concours, Fernand Janin, architecte original, à l'esprit indépendant et aventureux, a fait largement l'école buissonnière. Un Premier Second Grand Prix de Rome lui fut décerné voici une couple d'ans. Il se mit aussitôt à parcourir les paysages classiques italiens, pérégrinant de musée en campo-santo, inventoriant les sites d'un œil artiste, croquant au passage types et monuments (et je pense incidemment qu'il m'a promis une aquarelle); puis, dans une fringale de mouvement et de voyages, il s'en alla vers le Nouveau Monde, vers les Amériques somptueuses et neuves, où des villes entières s'improvisent du soir au matin, et là, vivant de son art d'architecte, il gagna de l'assurance, de la considération et des dollars.

Après quoi, rentré en France, revenu à l'Ecole, il se mit en charette, résolument; et, tirant aux brancards, à hue et à dia, bousculant les programmes, effarant ses maîtres, distançant ses camarades, d'un coup de collier vigoureux et hardi, il atteignit le but bon premier.

JEAN-DES-FIGURES.

LES FÉLIBRES DE PARIS

Ou sait que la petite ville de Sceaux reçoit, chaque année, vers la fin juin, la visite de nos amis les Félibres de Paris. Dans le jardinet de l'église, s'élèvent les bustes d'Aubanel, de Paul Arène de Sextius Michel, à côté de celui de Florian, que les félibres ont adopté. Cette année, par deux fois, à quelques jours d'intervalle, les Félibres se sont rendus à Sceaux mais ce n'étaient pas les mêmes. Il y a eu discorde, puis scission dans la Société; deux groupes distincts se disputent présentement la propriété du titre de Félibres de Paris.

M. Paul Mariéton; président de l'un des partis — celui qui compte à sa tête MM. le marquis Christian de Villeneuve, Adrien Frissant, Batisto Bonnet, Jean-Pierre Gras, Joseph Loubet, Malclès — parla devant un auditoire volontairement restreint. Sa brève allocution, dont une partie est un hommage rendu au regretté président de la Cigale, Paul Arène, vaut d'être reproduite ici:

— L'intimité de cette réunion est conforme à l'esprit qui inspira nos premiers pèlerinages de Sceaux. Laissez moi vous en rappeler l'origine. La Cigale, fondée en 1875, commençait de prospérer dans le plus vaste éclectisme méridional, quand une équipe de cigaliers, plus intransigeants, quant à l'expression de leur attachement au pays natal, — Maurice Faure, le marquis de Villeneuve, Duc-

Quercy, Baptiste Bonnet, le baron de Tourtoulon, — décida de se grouper en société félibréenne. Il s'agissait de réunir de francs provençalistes aptes à comprendre et à parler la langue d'oc, résolus à défendre les intérêts linguistiques, littéraires et sociaux du pays, Pour n'effaroucher personne, ils se rangèrent sous la houlette du bon Florian; lettré de cour, resté fidèle à son Languedoc.

Après trente ans de prouesses bruyantes, un peu mêlées, qu'on a beaucoup raillées naturellement, et dont il faut pourtant reconnaître que plusieurs ont laissé des traces durables, — tels nos voyages félibréens et cigaliers en Provence et en Aquitaine, et surtout notre restitution du Théâtre. Antique d'Orange, — nous avons éprouvé le besoin de nous recueillir, de nous resserrer, de faire œuvre, uniquement félibréenne entre lettrés et artistes purs. C'est ce sentiment qui avait déjà suscité une intéressante école félibréenne de Paris, voilà quinze ans. Et nous voici ramenés aux jours évangéliques du félibrige parisien de 1879, prêts encore une fois à un sérieux apostolat.

C'est un lieu unique, Messieurs, que ce coin de nos poètes, ce jardinet de l'église de Sceaux, qui porte nos stèles provençales. En voici quatre; il y en aura bientôt sept (le nombre de Sainte-Estelle). A Florian, à Aubanel, à Paul-Arène, Sextius-Michel se seront joints demain Félix Gras, Clovis, Hugues et Deluns-Montaud.

De tous ces chers patrons de notre petite église occitane de Paris, il en est un dont je tiens à saluer aujourd'hui, particulièrement, le souvenir; c'est Paul Arène. Aussi bien, sa renommée semble-t-elle momentanément négligée, et nul ne mérite plus qu'elle, de notre part, cette commémoration.

Ne demeure-t-il pas l'idéal du félibre de Paris, ce spirituel mélancolique des Alpes durençoles, qui, comme son aïeul probable, Antoine Arène, le rimeur macaronique du XVI^e siècle vécut bragard et s'en alla l'âme sereine... se battit pour la France et resta provençal:

Visquè bragard e mourigué l'amo sereno...
Se batié pèr la Frauço e restè Prouvençau;

ce parfait, écrivain qui laissa d'égales merveilles à la Poésie provençale et à la Poésie française; ce délicieux esprit profond demeuré avant tout fidèle à sa terre natale!

Car il sentait que celui-là seul a l'âme d'un poète sincère, l'esprit félibréen, qui sait, dans son coin de terre, apercevoir un résumé du monde, et y observer, comme dans un fragment de miroir, tout ce qu'il est essentiel de connaître de la Destinée. On n'approfondit que ce qu'on embrasse.

Comme le conteur français, le chanteur provençale, chez Paul Arène, est merveilleux. On publiera, quelque jour, la suite complète des pages exquises, par lui semées au vent du journalisme. Il y a là maints chefs-d'œuvre. Nous nous devons de réunir en un volume tous ces vers provençaux éparés. Nous publierons ce livre populaire d'un des meilleurs poètes d'oc.

Il avait la grâce dans le naturel et le goût dans la verve. Sous la simplicité brève et pure du style, la concision des maîtres, sa muse a l'ondoyance de la sirène. On peut rapprocher de la Lorelei d'Henry Heine, cette chanson fluide que vous savez tous. Plòu et Souleio. C'est une goutte de rosée qui réfléchit l'allègre mélancolie du monde.

Lou vieiounge plouro,
Nautri cantavian,
Mascara d'amouro
Coume de bómian,
Cantavian Marsiho
Que sus un pont' nou
Ié plòu e souleio,
Ié souleio e plòu.

La manifestation de l'autre groupement Félibréen (dont les chefs sont MM. L. Duc, H. Brun, Duparc et Bouet) fut conçue dans un esprit différent. La fête devait revêtir, de l'aveu des organisateurs, " un caractère international tout à fait nouveau une pompe officielle inusitée. On y put voir, en effet, des délégués de la Présidence de la République, des Affaires Etrangères, des Travaux Publics, de l'Instruction Publique, de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de la Grèce. Toutes ces personnalités parlèrent leurs discours sont réunis dans un numéro spécial de la revue La Province, organe de l'Académie des lettres de la Province, 125, rue du Cherche Midi, (prix 1 franc). La présidence d'honneur de la cérémonie avait été offerte à M. Jules Bois. Il fut spirituel: —... J'ai le privilège d'être un félibre-né. D'autres sont félibres par option ou par adoption. Ils vous viennent du Nord ou du Centre, de l'Est ou de l'Ouest, et vous leur ouvrez joyeusement les bras, car il est beaucoup plus naturel

d'être élu sans être appelé. Mais moi, je vous viens du Sud et vous, Méridionaux vous m'agréez tout de même...

Il fut modeste:

— C'est vraiment extraordinaire, je n'ai pas la moindre brume dans mon ascendance; mon âme, par ses origines, est digne de vous, elle a été faite d'un croisement de soleils.

Il fut lyrique:

— Ah! cette merveilleuse Provence, païenne et chrétienne à la fois, avec des déserts et des oasis pareils à ceux de Syrie, avec des sources mystérieuses, des collines semblables à l'Hymette, des champs qui rappellent ceux de Judée, avec des villes latines toutes pimpantes, sur le Rhône, et de cités grecques toutes bruyantes sur la mer. Elle m'a donné le goût de visiter tous les pays dont elle tient et même les autres, jusqu'à l'Inde où le soleil tue. Sur les quais de Marseille, la vue de ces grands paquebots tout odorants d'épices a achevé de me rendre à tout jamais un voyageur...

Parlant de Mistral, il s'écria:

— C'est notre Dante. Les Florentins, ne peuvent lire la Divine Comédie sans que frémissent leurs fibres les plus secrètes, les plus profondes.

Les Provençaux ne peuvent ouvrir un livre de Mistral sans un frisson, en quelque sorte sacré. C'est un maître et c'est un père. Ses vers se confondent, avec les premières légendes, où notre âme s'éveilla. Il fait partie de nous-mêmes. Il est une cime de notre conscience.

A propos du provençal, il déclara:

— Le provençal est une langue française; il doit être utilisé non-seulement par la Provence et l'Aquitaine, mais encore par la mère-patrie.

Le provençal, langue plus latine et plus grecque encore que le français, peut servir à notre Midi, et par là même à la France, de moyen de pénétration réciproque avec des pays étrangers, voisins, amis et géographiquement liés à nous par la Méditerranée...

Le langage est un lien en quelque sorte essentiel. A côté des affinités créées par les intérêts économiques et le balancement des alliances, c'est un rapprochement constant qu'établit la similitude verbale.

Il eut des accents éloquents pour saluer les nations représentées à la cérémonie:

— L'Italie, toujours grande et belle, l'Italie de Virgile, l'Italie du Dante, l'Italie de Michel-Ange, l'Italie de Carducci, l'Italie de Victor-Emmanuel, l'Italie de Garibaldi; l'Espagne de Don Quichotte qui fut peut-être le premier félibre; le Portugal, dont les fils disposés aux belles aventures, se sont précocement orientés vers les continents nouveaux comme vers les idées les plus larges: la Grèce antique à laquelle la Provence doit, comme à Rome, ses premiers éléments de rénovation; la Crète héroïque et infortunée qui avant le Péloponèse porta aux autres peuples de la Méditerranée, la civilisation.

Et il termina en prophétisant les Etats Unis latins des États indépendants par leur initiative, mais unis par des langues similaires et par un idéal sublime et commun de paix, d'amour, de beauté.

La Revue La Province fait suivre ce discours des lignes suivantes:

— Ce qui fit le succès de M. Jules Bois, ce n'est pas seulement l'élévation des pensées exprimées, c'est aussi la fougue de sa parole, c'est son geste véhément, c'est l'ardeur de sa conviction, c'est encore sa jeunesse, qui promet tant!

Il nous semble que la jeunesse de M. Jules Bois a déjà donné plus que des promesses et le brillant auteur de la Furie, du Vaisseau des Caresses, pour ne citer que les plus récentes de ses œuvres, est un écrivain qui a dès longtemps cessé de figurer au rang des Espoirs.

Il est vrai que le rédacteur de La Province n'a peut être pas un sentiment très exact des nuances; il dit en parlant du Président d'Honneur de la Fête qu'il ne se confina pas, comme ses prédécesseurs, dans une majesté olympienne et ce n'est pas là une façon très heureuse de rappeler le souvenir de ces prédécesseurs qui furent Ernest Renan, Emile Zola, François Coppée, Anatole France, André Theuriot, Benjamin Constant, Georges Leygues, Jean Richepin, et d'autant d'autres artistes de haut renom.

Il faut néanmoins rendre justice aux félibres de La Province, ils ont élevé un nouveau buste: celui de Deluns-Montaud, et ils l'ont demandé à notre éminent camarade, le statuaire Injalbert. Cette double initiative est à leur louange; ils ont montré de l'ingéniosité, de la souplesse, dans l'organisation de leur fête: ils ont déployé une activité heureuse dans ses résultats. Il est peut-être regrettable que l'autre parti malgré la qualité de ses tenants, se soit contenté d'une manifestation quasi silencieuse entre initiés.

VARIÉTÉS

A-t-on assez blagué les Méridionaux sur leur assent!

M. Zamacoïs, dans sa belle pièce, la Fleur Merveilleuse, applaudie à la Comédie-Française, glorifie l'accent tant raillé. Des jeunes filles, à Harlem, plaisantent sur son accent, Gobelousse, le valet provençal; et voici sa riposte qui est, on en jugera, d'un superbe, accent:

De l'accent! de l'accent! mais après tout en ai-je?
Pourquoi cette faveur? Pourquoi ce privilège?
Et si je vous disais à mon tour, gens du Nord
Que c'est vous qui pour nous, semblez l'avoir très fort!
Que nous disons de vous, du Rhône à la Gironde:
Ces gens-là n'ont pas le parler de tout le monde!
Et que tout dépendant de la façon de voir,
Ne pas avoir d'accent pour nous c'est en avoir...
(Devenant tout à coup sérieux, et avec émotion)
Eh bien non, je blasphème! Et je suis las de feindre!
Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre!
Emporter de chez soi les accents familiers,
C'est emporter un peu de terre à ses souliers!
Emporter son accent d'Auvergne ou de Bretagne,
C'est emporter un peu sa lande et sa montagne!
Lorsque loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit,
L'accent? Mais c'est un peu le pays qui vous suit!
C'est un peu, cet accent, invisible bagage,
Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage!
C'est pour les malheureux, à l'exil obligés!
Le patois qui déteint sur les mots étrangers!
Avoir l'accent, enfin, c'est chaque fois qu'on cause
Parler de son pays en parlant d'autre chose!...
Non! je ne rougis pas de mon fidèle accent!
Je veux qu'il soit sonore, et clair, retentissant!
Et m'en aller tout droit, l'humeur toujours pareille!
En portant mon accent fièrement sur l'oreille!
Mon accent! Il faudrait l'écouter à genoux!
Il nous fait emporter la Provence avec nous,
Et fait chanter sa voix dans tous mes bavardages,
Comme chante la mer au fond des coquillages!
Ecoutez!... En parlant, je plante le décor
Du terrible Midi dans les brumes du Nord;
Mon accent porte en soi d'adorables mélanges
D'effluves d'orangers et de parfums d'oranges;
Il évoque à la fois les feuillages bleu-gris
De nos chers oliviers aux vieux troncs rabougris,
Les grands eucalyptus, les mimosas splendides,
Eclaboussant d'or pur les blancheurs des bastide!
Et cet accent, mistral, cigale et tambourin,
A toutes mes chansons, donne un même refrain.
Et quand vous l'entendez chanter dans ma parole
Tous les mots que je dis dansent la farandole!

Les melons du Midi sont depuis quelques années très recherchés par les gourmets parisiens. Empruntons au Provençal de Paris ces notes documentaires intéressantes; Ce fruit savoureux excita de véritables passions. Un certain baron de Cantale, 1803, mangeait du melon toute l'année, et tous les jours. Le pape Clément VII en mourut d'indigestion. En dépit des recommandations doctorales, Henri IV, au témoignage de Sully, s'en mettait jusque-là, et son maître d'hôtel, Parfait, se plaisait à le fournir abondamment de ce mets, à ce point que, un jour, le roi Vert Galant en fut sérieusement incommodé. On lit dans un Traité des Melons écrit en 1674 par un notaire de Lyon, Me Laurent, que, pour être bon, un melon doit être sucré, vermeil, sec et sentir le goudron.

De nos jours, on repousserait ce relent de vieux bateau. Mais comment s'y prendre, d'ailleurs, pour qu'un melon ressemble, par la saveur, à un cordage, goudronné?

Mme de Sévigné — sur quoi n'a-t-elle pas écrit? — recommandait à sa fille une étrange méthode culinaire. En outre de la consommation des melons cuits du Midi, elle disait à Mme de Grignan d'essayer des compotes et aussi les melons cuits au vin. Le gouffre appelé Louis XIV les aimait de cette dernière sorte.

Au point de vue des procédés de culture, on usait déjà, chez les Romains, des châssis roulants pour promener à tous les aspects du soleil, du matin au soir, les couches où poussaient les melons précoces. Nous n'avons pas fait mieux depuis, pour la forcerie des melonnières. ”

Le Gérant; A. CHIRON.

© CIEL d'Oc – Mai 2006